MANITOBA.

Les hivernements.

Le R. P. Decorby, dans une lettre adressée au R. P. Lacombe, nous initie aux péripéties de la chasse dans les prairies, et nous apprend aussi quel parti le Missionnaire sait tirer de ces réunions de chasseurs pour le salut des âmes.

Saint-Florent du lac qu'Appelle, le 1er novembre 1879.

On appelle *hivernement* une place que nos sauvages ou métis choisissent pour y passer l'hiver, et se livrer de là aux expéditions et aventures de la chasse. A cet effet, ils se construisent, au milieu de nos immenses praires, des maisons provisoires qu'ils abandonneront à la fonte des neiges, et où, en attendant, ils trouveront un sûr abri. C'est ordinairement après un examen sérieux que l'emplacement est définitivement choisi; il est nécessaire, en effet, d'avoir à proximité du bois de construction et de chauffage, et, de plus, d'être à portée des troupeaux de buffalos que l'on veut poursuivre, pour en avoir la viande et la robe. Deux rendez-vous de chasse tres renommés se trouvent enclavés dans les prairies faisant partie de la mission de Saint-Florent; ce sont : la montagne aux Cyprès et la montagne du Bois. Avant de m'y être rendu, je m'imaginais deux masses gigantesques recouvertes de neige; mais les noms sont trompeurs, ces points ne sont que deux rangées de collines boisées et ravinées par quantité de petits ruisseaux qui s'y sont creusé des lits profonds. Le métis abat les bois, se construit une maison, la cimente, y met un bon plancher et y dispose tout avec une solidité et une coquetterie qui sembleraient indiquer une prise de possession définitive. Il n'en

est rien pourtant, et tout ce luxe ne tend qu'à se procurer un abri chaud pour quelques mois d'hiver. Le sauvage non baptisé et qui n'a aucune teinte de civilisation est moins exigeant, et sa loge, dressée au fond d'un ravin, contraste étrangement par son état misérable avec la confortable maison du métis ou du sauvage chrétien; la propreté lui est inconnue.

Le buffalo, lui aussi, a choisi les environs de la montagne aux Cyprès pour son séjour de prédilection. Après avoir fui des quartiers où il abondait autrefois, il nous est resté fidèle, malgré le nombre de ses acharnés destructeurs et les massacres fréquents de sa race. Rien ne peut lui faire abandonner nos prairies où il vit en nombreux troupeaux. La distance de la mission Saint-Florent à la montagne aux Cyprès est à peu près de 250 milles anglais. Tont dernièrement, en faisant le voyage, après une centaine de milles, je rencontrai des troupeaux innombrables, paissant tranquillement dans les gras pâturages des vallées. A peine arrivé, je dus partir pour la rivière au Lait pour assister une petite fille qui se mourait et qui réclamait ma présence. Son père m'avait envoyé sept chevaux, avec recommandation de ne pas les ménager et de bien organiser mes relais. Nous avons mis deux nuits et une journée pour nous rendre et trois jours pour revenir. Eh bien! tout ce long trajet s'est accompli au milieu des animaux de la prairie ; aussi loin que le regard pouvait atteindre, on n'apercevait que des masses noires se mouvant sur le fond blanc du lac couvert de neige.

Mais, direz-vous, les voyages doivent être bien dangereux au milieu de semblables hôtes. C'est ici qu'apparaît la bonté de Dieu, et aussi que se manifeste la royauté de l'homme. Le bœuf des prairies, qui, provoqué, fait voler en l'air son adversaire comme une balle élastique, le

broie sous ses pieds et lui laboure les flancs de ses effroyables cornes, n'a pas même l'idée de se mesurer avec l'homme, si ce dernier ne lui cherche pas querelle.

En devenant le dernier refuge des buffalos, la montagne aux Cyprès est aussi devenue le rendez-vous des chasseurs et des explorateurs de toute sorte. Autrefois, quelques hommes hardis s'y aventurèrent seuls, au risque de se mesurer avec les sauvages du voisinage. Il n'y a pas encore longtemps, un parti de Pieds-Noirs, tous montés sur d'excellents chevaux et désirant faire preuve de bravoure, est venu en plein jour voler des chevaux pendant que les propriétaires prenaient un peu de repos. Poursuivis à outrance, les maraudeurs furent bientôt rejoints. Serrés de près, ils se jetèrent dans un ravin, espérant échapper ainsi à une mort certaine. Mais un vieux chasseur, voulant entraîner sa troupe et peut-être faire la mort d'un brave, se précipita la carabine en avant sur les sauvages embusqués dans le ravin ; il n'eut pas le temps d'arriver : une balle le foudroya avant, mais l'élan était donné ; ses camarades descendirent comme une avalanche, et, en quelques instants, on vit voler des têtes, des bras et des membres brisés.

Voilà ce qu'était autrefois la montagne aux Cyprès; tout est bien changé aujourd'hui. Ce lieu est devenu le rendez-vous fraternel de toutes les tribus indiennes non seulement du territoire anglais, mais aussi des États-Unis. L'hiver dernier, une tribu de l'autre bord du Missouri comptait près de quinze cents loges à la montagne; les Nez-Percés en comptaient trente-six; ajoutez deux ou trois cents loges de Sauteux, de Cris, d'Assiniboines et autres et les débris d'une nombreuse tribu qui, après avoir tout massacré et pillé dans un coin de l'Orégon et traversé 1500 milles pour arriver aux frontières anglaises, est allée se heurter à une troupe de soldats américains : sauvages exténués,

décimés, nous arrivant par une neige d'automne dans l'état le plus pitoyable, sans chaussures, sans habits, sans provisions, et la plupart soignant de récentes blessures, vous aurez une idée de la composition de la population nouvelle qu'attirait, l'hiver dernier, à la montagne aux Cyprès, l'espérance des belles chasses. Il faut ajouter à ce chiffre deux cents familles de métis chrétiens. La montagne aux Cyprès est donc devenue pendant l'hiver un centre considérable où a régné la plus grande activité.

Les buffalos, hôtes entêtés de ce pays, ont attiré tout ce monde, mélange de diverses races et de diverses religions. Mais la foi du Missionnaire découvre une intention providentielle dans cette étonnante agglomération. Ce n'est pas sans motifs que ces tribus de langues différentes, hier encore ennemies et, armées du scalpel, se poursuivant pour se détruire, ont été subitement unies dans un même sentiment de préservation et dans une même communauté de périls et d'intérêts Dieu, qui veut le salut des âmes, a permis que des hommes, encore dans les ténèbres du paganisme, fussent réunis de partout pour offrir au zèle du Missionnaire un plus facile accès.

J'aime à espérer que des sauvages, venus de loin pour échapper à la vengeance de leurs ennemis ou pour chasser le buffalo, subiront peu à peu l'influence de la religion véritable ; aussi ai-je fortement engagé mes chrétiens à ne donner que de bons exemples ; jusqu'à ce jour, en effet, les exemples que les nouveaux venus avaient rencontrés sur les bords du Missouri n'étaient pas de nature à les convaincre de la vérité ; mais Dieu a ses desseins, et tout changera d'aspect.

Notre population chrétienne s'était divisée en trois villages principaux, et la masse des infidèles s'était répandue autour de ces trois points, dans les plis de la montagne. Au milieu de chaque village se dressait un long

bâtiment, à la construction duquel toutes les mains avaient concouru, et que l'on désignait sous le nom d'*église*. C'est dans cette modeste maison de Dieu que se réunissaient nos fidèles; là se récitait le chapelet, se faisait la prière; là était offert le saint Sacrifice; les instructions et catéchismes s'y faisaient régulièrement; je puis ajouter que cette église improvisée ne désemplissait pas, et que, pendant tout le temps de l'hivernement, à voir la foule qui s'y rendait, on se serait cru en une fête perpétuelle. L'hivernement est l'occasion de ce mouvement extraordinaire.

La chasse au buffalo est, en effet, d'un irrésistible attrait pour nos gens, et, malgré ses dangers, je comprends l'entrain et la passion qu'ils y mettent. Après avoir installé leurs familles, les chasseurs préparent leurs voitures d'hiver, et, au jour convenu, ils partent et se frayent un passage sur la neige. Les traînes défilent lentement; le chasseur, debout sur son traîneau, ou à cheval, sonde du regard tous les points de l'horizon. Bientôt il voit se détacher sur le fond blanc de la prairie une ligne noire et majestueuse, semblable à la lisière d'un grand bois. Son cœur tressaille alors d'émotion; il prépare ses armes et se rapproche des troupeaux avec prudence. Quelquefois les buffalos continuent à paître tranquillement sans se soucier du danger qui les menace ; le plus souvent, ils cherchent leur salut dans la fuite. Alors la troupe des chasseurs se lance à leur poursuite, mais modérément et en ayant soin de ne pas exténuer les chevaux. Arrivés tout près de l'ennemi, l'allure devient plus vive et l'attaque plus sérieuse. Chevaux et chasseurs se précipitent comme un ouragan au milieu des animaux affolés de terreur se dispersant dans toutes les directions. Des coups de fusil retentissent de tous côtés; des buffalos tombent foudroyés; d'autres continuent à galoper en

vomissant des flots de sang ; puis ils s'arrêtent subitement, se raidissent dans l'agonie et tombent enfin comme des masses inertes. Quelquefois, réduit au désespoir et serré de trop près, l'animal furieux se retourne, fait front au chasseur, se rue sur lui, le renverse et lui laboure les flancs avant qu'il ait le temps de parer le coup. Il y a, dans la prairie, des trous nombreux dissimulés dans les hautes herbes ; si un cheval au galop se heurte à cet obstacle, il roule avec son cavalier, et bien souvent ce dernier ne se relève qu'estropié ; quelquefois une balle mal dirigée, dans le tourbillon qui passe si rapidement, va frapper un chasseur au lieu d'atteindre le bœuf sauvage ; il y a ainsi des accidents de tout genre. C'est pour cela que, pendant cette chasse si lucrative et si émouvante, il est bon qu'il y ait un prêtre attaché à l'expédition.

Dès que le chasseur a tué le nombre d'animaux qu'il désire, il se hâte de charger ses traîneaux et de reprendre le chemin de l'hivernement ; sa femme l'attend anxieuse au foyer, et les enfants ont compté les jours de l'absence par de petites entailles faites sur un morceau de bois. A la prière du soir, on a fait chaque jour mention du père de famille.

Pendant que le chasseur court la prairie à la poursuite du buffalo, le Missionnaire visite les nombreux hivernements pour s'y occuper du salut des âmes. En arrivant, son premier soin est de faire la revue des consciences, car si ces braves gens n'ont pas toujours l'avantage d'avoir un prêtre avec eux, en compensation ils savent profiter de son passage pour recevoir les sacrements. Mais la grande occupation, c'est le catéchisme : occupation laborieuse de toutes façons, les enfants de la prairie étant loin d'avoir l'intelligence ouverte aux choses de la foi comme les enfants des écoles. Des familles qui

voyagent sans cesse n'offrent guère de ressources pour l'instruction religieuse; il n'y a aucun travail préparatoire; le prêtre est obligé de tout faire et de donner jusqu'aux notions les plus élémentaires, soit pour les idées, soit pour le sens même des mots. Il doit, de plus, apprendre les prières et dégager peu à peu les intelligences de ces pauvres petits êtres des ténèbres où elles sont plongées. Son labeur n'est pas perdu cependant; le jour se fait progressivement dans les esprits; on prend goût à l'étude de la religion, et vient enfin un moment où l'on peut annoncer une fête de première communion. C'est une grande joie pour tout le camp; on se prépare à cette solennité et on déploie à la célébrer toute la pompe possible.

La visite des malades est encore une des grandes sollicitudes du Missionnaire; ce devoir prend beaucoup de temps et exige des voyages à de grandes distances. J'ai fait quelquefois plus de 200 milles anglais pour aller assister des mourants, le visage fouetté par la neige et au milieu des rafales. Aussi quand, les vêtements couverts de glace, après deux ou trois jours de marche dans la solitude, après avoir erré et souvent perdu sa voie, on voit enfin apparaître la ligne des bois, on éprouve comme un sentiment de délivrance. Auprès d'un bon feu on oublie toutes les souffrances, et on prépare l'entrée du ciel à quelque moribond qui soupirait après l'arrivée de son consolateur, le prêtre.

Ainsi se passent les journées du Missionnaire pendant les hivernements. A ces occupations vient se joindre l'instruction des sauvages de passage dont j'ai déjà parlé; on ne peut que glaner parmi eux, leur temps de séjour étant trop court; mais, en attendant un établissement définitif, ils recueillent quelques bonnes impressions, reçoivent quelques éléments de la foi; quelques-uns même se

convertissent complètement, et d'autres en s'en allant emportent de bons souvenirs, qui les disposeront à leur conversion future.

DECORBY, O. M. I.

CAFRERIE.

Guerre du Zululand.

EXTRAITS DU JOURNAL DU R. P. BAUDRY, AUMONIER MILITAIRE.

Nous choisissons dans ce journal les passages les plus intéressants, et si nous ne citons pas tout, c'est que déjà d'autres lettres nous ont initiés aux évènements de la guerre, et aussi parce que nos annales ont fait connaître, dans d'autres numéros, la mission de dévouement qu'il a été donné à nos Pères de remplir.

Ma première visite en arrivant au fort Evelyn a été pour l'hôpital, où j'ai trouvé une vingtaine de malades. Parmi eux il y avait un Marseillais que j'avais connu à Durban et qui s'était engagé comme volontaire. Il y avait aussi dans le fort un Breton, que je n'ai pas pu voir, parce qu'il était de patrouille. Le fort est admirablement bien situé sur une colline et, grâce aux travaux qu'on y fait, il devient de jour en jour plus formidable. La garnison se compose de 200 hommes; c'est plus qu'il n'en faut pour défendre la place.

28 juin. Camp d'Ingwanigwana. — Enfin je suis arrivé à mon poste sain et sauf, et me voici au milieu de ceux dont je vais partager le genre de vie, les fatigues et les dangers. Quoique la distance qui sépare les deux camps ne soit que de 16 milles, il nous a fallu presque toute la